

LA TRADUCTION AUDIOVISUELLE SANS LANGUE DE BOIS

Les traductrices et traducteurs de l'audiovisuel sont un maillon essentiel de la production audiovisuelle. Mais, parce que situé en bout de chaîne, leur travail reste peu connu – tout comme les conditions dans lesquelles il est effectué.

C'est pour les mettre en lumière que la Scam a diligenté une enquête en ligne auprès de 1 162 membres de la profession, en collaboration avec l'Ataa et le Snac. 528 personnes ont accepté d'y participer. Les réponses permettent de dresser le portrait-robot d'une population très majoritairement féminine, de mieux en mieux formée et néanmoins confrontée à la dégradation constante de sa rémunération et de ses conditions de travail.

La fin de l'enquête se concluait par une question ouverte : *Comment qualifieriez-vous les conditions de votre métier ?* La collecte des nombreux verbatim a permis de dégager plusieurs tendances, parmi lesquelles une insatisfaction concernant le niveau de la rémunération et des conditions de travail difficiles, voire qui se dégradent, ainsi qu'une forte pression temporelle (des délais toujours plus serrés) et une précarité souvent pesante. Peu de traductrices et traducteurs de l'audiovisuel déplorent spontanément l'absence d'encadrement de leurs conditions de travail (convention collective ou autre), alors que toutes et tous sont pourtant nombreux à regretter la difficulté à se mobiliser pour engager une action commune.

De manière plus diffuse, s'est exprimée une crainte d'accepter des tarifs trop bas et la culpabilité de les accepter parfois. De même est sensible une inquiétude face à l'émergence des nouvelles formes de diffusion (plateforme VOD, Netflix...) et aux évolutions tarifaires défavorables qu'elles induisent, notamment avec la forte baisse ou l'absence des droits de diffusion versés par les sociétés de gestion collective (Scam, Sacem...).

Pour conclure cette étude, les portraits de trois femmes et deux hommes, rendent également compte à petite échelle de la diversité des situations et des profils.

PROFILS

Une profession très féminisée, urbaine et diplômée, des traductrices et traducteurs polyvalents et expérimentés qui adhèrent massivement aux sociétés d'auteurs et aux organismes professionnels.

UNE FEMME PARISIENNE DANS LA QUARANTAINE EST LE PROFIL TYPE

76% des personnes ayant répondu au questionnaire sont des traductrices en proportion presque identique en sous-titrage, doublage et voice-over. En doublage on constate une surreprésentation féminine à peine moins forte (71%).

La pyramide des âges est dominée de peu par les 41/50 ans (30% des réponses), devant les 31/40 ans (29%). Plus de la moitié des traductrices et traducteurs (57%) a 41 ans ou au-delà. 7% des traductrices et traducteurs continuent d'exercer après la soixantaine.

Le doublage est l'activité où l'on trouve la proportion la plus importante des moins de 30 ans.

Paris et sa région, où se trouvent l'essentiel des laboratoires, concentrent l'écrasante majorité de la profession: 25% des personnes interrogées vivent à Paris et 50% sont franciliennes (Paris inclus). Hors Île-de-France, le principal contingent (26 répondants) réside en Alsace, où Arte a ses bureaux.

UNE PROFESSION DIPLÔMÉE

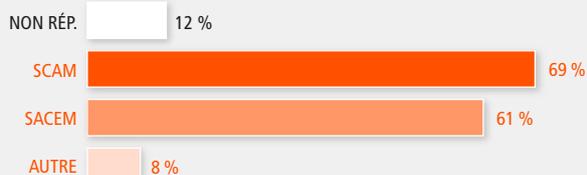
Les trois masters professionnels de Lille, Nanterre et Nice concentrent 37% des traductrices et traducteurs de l'audiovisuel devant les formations de traduction ou d'interprétariat non dédiées à l'audiovisuel. Une forte proportion (37%) déclare cependant avoir suivi une autre formation. Il y a fort à parier que la proportion des diplômés augmente régulièrement, tous les ans, une quinzaine de jeunes sortent de chacun des trois Masters 2 professionnels.

UNE ADHÉSION MASSIVE AUX SOCIÉTÉS DE GESTION COLLECTIVE ET AUX ORGANISATIONS PROFESSIONNELLES

69% sont membres de la Scam (documentaire) et 61% de la Sacem (fiction). Il est à noter que plusieurs réponses étaient possibles.

VOUS ÊTES MEMBRE D'UNE SOCIÉTÉ DE GESTION COLLECTIVE

(Plusieurs réponses possibles)

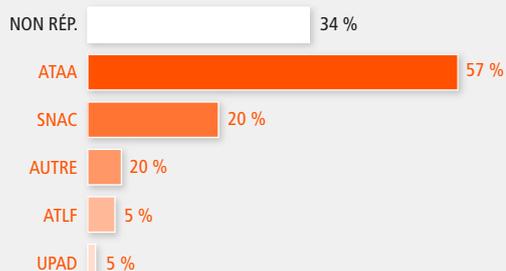


57% sont membres de l'Association des traducteurs-adaptateurs de l'audiovisuel (Ataa) et 20% du Syndicat national des auteurs et des compositeurs (Snac).

Environ un tiers n'ont pas répondu, ce qui laisse supposer qu'ils ne sont membres d'aucune organisation professionnelle.

VOUS ÊTES MEMBRE D'UNE ORGANISATION PROFESSIONNELLE DU SECTEUR

(Plusieurs réponses possibles)

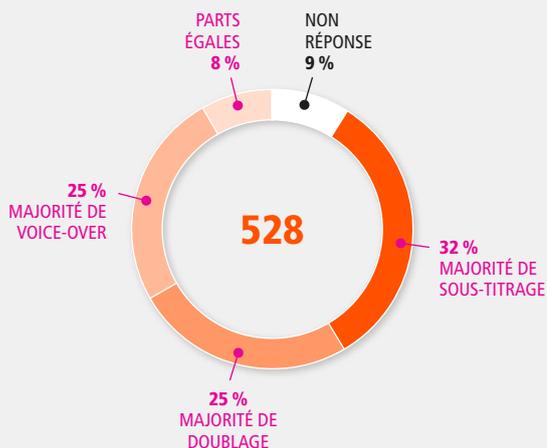


DES TRADUCTRICES ET TRADUCTEURS PROFESSIONNELS POLYVALENTS ET EXPÉRIMENTÉS

Qui pratiquent aussi bien le sous-titrage (67%) que le voice-over (66%) ou le doublage (42%).

C'est le sous-titrage qui constitue l'activité principale du plus grand nombre (32%). Le doublage tend davantage à être une activité exclusive: seuls 42% déclarent en faire, mais il constitue la principale activité de 25% de ce panel.

QUELLES PROPORTIONS ?



Côté expérience, 54% des traductrices et traducteurs déclarent au moins onze ans d'activité et 22% travaillent depuis plus de vingt ans. La comparaison entre la pyramide des âges et les années d'expérience laisse entrevoir une population qui entre tardivement dans la vie active: si les moins de 30 ans sont 15% du panel, il y a en revanche 21% de répondants avec cinq ans d'ancienneté ou moins.

L'ANGLAIS EST TRÈS MAJORITAIREMENT LA LANGUE SOURCE ET LA LANGUE CIBLE, LE FRANÇAIS

Plusieurs réponses étaient possibles sur lesquelles 88 % déclarent avoir l'anglais pour langue source ; 29 % l'espagnol ; 20 % le français ; 16 % l'allemand et 12 % l'italien. Parmi celles et ceux (11 %) qui ont répondu « autre langue », 22 % de traductrices

et traducteurs ont déclaré le portugais comme langue source. Le chinois, le russe ou le japonais sont l'apanage d'un nombre restreint de traductrices et traducteurs. Sans surprise, la langue cible dominante est le français (87 %) devant l'anglais, l'espagnol, l'allemand et l'italien ●

CONDITIONS DE TRAVAIL

Une communauté professionnelle bien équipée dont l'activité se concentre dans le seul domaine de la traduction-adaptation, et avec un temps de travail qui empiète sur les week-ends.

QUELS DÉBUTS ?

Le stage (32%), la recommandation (31 %) et le démarchage avec envoi de CV (28 %) sont les trois portes d'entrée d'importance à peu près égale dans la profession. Les propositions diffèrent très peu selon l'activité, doublage, sous-titrage ou voice-over.

DES FEMMES ET DES HOMMES ÉQUIPÉS PROFESSIONNELLEMENT

Une grande majorité des traductrices et traducteurs possèdent leur logiciel de travail (84 %). Sur les 15 % qui déclarent ne pas être équipés, 32 % ont un logiciel fourni par un labo, 19 % le louent à la journée et 20 % travaillent en ligne à partir d'une plateforme.

UNE ACTIVITÉ PRINCIPALE, PARTICULIÈREMENT POUR LES SPÉCIALISTES DU DOUBLAGE

La traduction audiovisuelle est l'activité principale de 83 % des traductrices et traducteurs. C'est chez les spécialistes du doublage que cette part est la plus forte (91 %). Parmi les 17 % de celles et ceux pour qui la traduction audiovisuelle représente moins de la moitié de l'activité, on note que 23 % travaillent dans la traduction littéraire et 24 % dans la traduction technique, tandis que 65 % exercent dans un autre domaine (plusieurs réponses étaient possibles), souvent en rapport avec le monde de la culture ou des médias.

DES WEEK-ENDS CHARGÉS ET PEU DE VACANCES

Plus des trois-quarts des traductrices et traducteurs (79 %) indiquent travailler le week-end. À peine plus de la moitié déclare prendre plus de 3 semaines de congés par an (52 %) et ils sont moins d'un tiers (27 %) à se contenter de trois semaines ; 18 % déclarent partir seulement deux semaines et 4 % se contentent d'une semaine par an. Ce pourcentage est peu variable selon les branches d'activité ●

« On entre dans le métier avec l'idée d'être un passeur d'œuvres, mais on est vite rattrapé par la réalité de l'audiovisuel. »

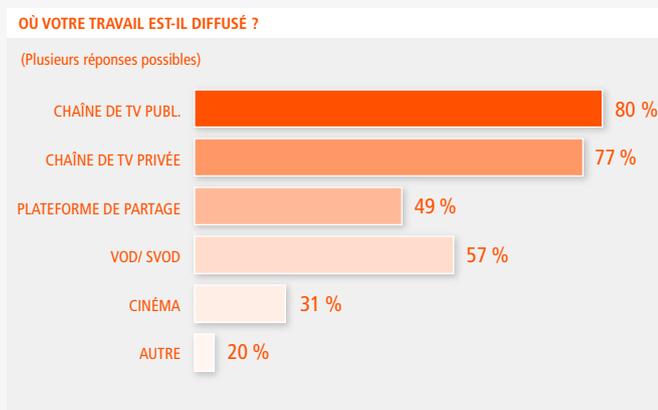
Madeleine Lombard

MODALITÉS DE TRAVAIL

Des traductrices et traducteurs qui bénéficient de commanditaires réguliers et travaillent pour tous les supports de diffusion mais signent rarement des contrats et dont le nom n'est pas toujours mentionné au générique.

PRINCIPAUX COMMANDITAIRES : LES CHÂNES PUBLIQUES ET PRIVÉES

Les traductrices et traducteurs de l'audiovisuel travaillent pour tous les types de support, mais en premier lieu pour les chaînes de télévision publique (80%), qui devancent de peu les chaînes privées (77%). La VOD/SVOD (vidéo à la demande et vidéo à la demande en illimité) suit avec 57%, devant les plateformes de partage (49%) et le cinéma (31%).



UNE FIDÉLITÉ DES RELATIONS MAIS UNE RECONNAISSANCE ENCORE INÉGALE DE LA PROFESSION DONT SEULEMENT 10 % DÉCLARENT SIGNER TOUJOURS UN CONTRAT.

Une grande majorité (68%) déclare travailler pour 2 à 5 entreprises (laboratoire de sous-titrage, studio d'enregistrement, diffuseur en direct, société de production...) et 18% de 6 à 10 entreprises. Seuls 9% ont un seul commanditaire et 4% plus de 10 commanditaires.

Traductrices et traducteurs de l'audiovisuel entretiennent des relations de confiance sur le long terme, ce qui explique peut-être pourquoi 42% déclarent ne « jamais » signer un contrat d'auteur par commande et 37% le faire « parfois ». Il n'y a que 10% de la profession qui signe toujours un contrat !



Dans seulement un tiers des cas (34%) le nom de la traductrice ou du traducteur figure « toujours » au générique ; 41% déclarent être « souvent » mentionnés et 20% « parfois » ●

« Je suis toujours effarée quand on me demande d'éviter les mots compliqués et les tournures de phrase sophistiquées. C'est une constante depuis plusieurs années et je ne suis pas sûre que ce nivellement par le bas profite aux chaînes à long terme. »

Hélène Inayetian

RÉMUNÉRATIONS

Un tarif syndical très peu suivi dans les trois domaines du doublage, sous-titrage et voice-over, un rapport de force qui reste inégal entre traductrices, traducteurs et commanditaires, et des revenus assez modestes malgré l'apport des droits versés par les sociétés d'auteurs.

UNE TRÈS GRANDE MAJORITÉ PERÇOIT UNE RÉMUNÉRATION EN DROITS D'AUTEUR

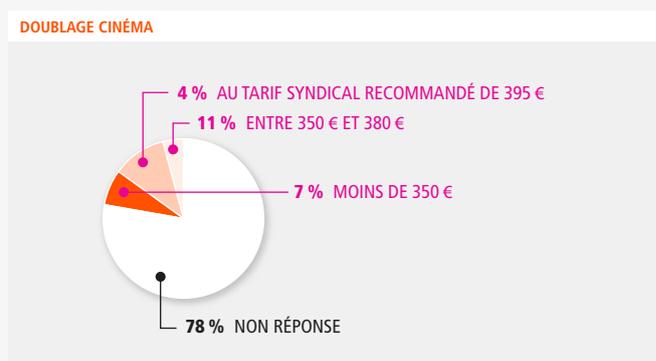
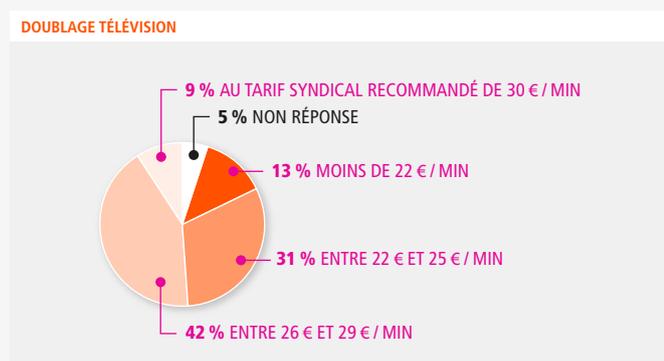
74 % des traductrices et traducteurs déclarent être rémunérés en droits d'auteur. C'est le doublage qui concentre le plus grand nombre de paiement en droits d'auteur (90 %).

En revanche c'est dans le sous-titrage que la proportion de micro-entrepreneuriat est la plus élevée (28 %).

EN DOUBLAGE – SUR 223 RÉPONSES SOIT LES 42 % QUI ONT RÉPONDU FAIRE DU DOUBLAGE

Pour la télévision, une majorité des traductrices et traducteurs (42 %) est payée entre 26 et 29 euros la minute ; 31 % touchent entre 22 et 25 euros la minute, mais à peine 9 % sont payés au tarif syndical recommandé de 30 euros la minute.

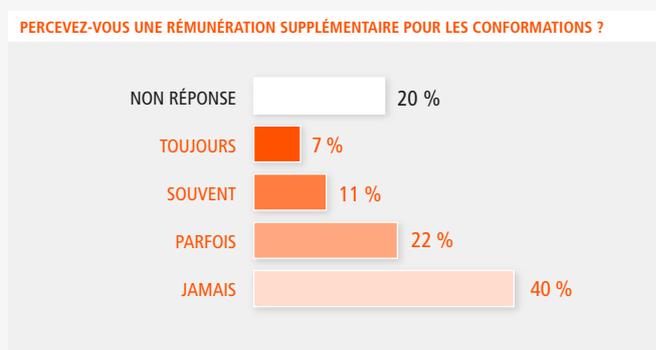
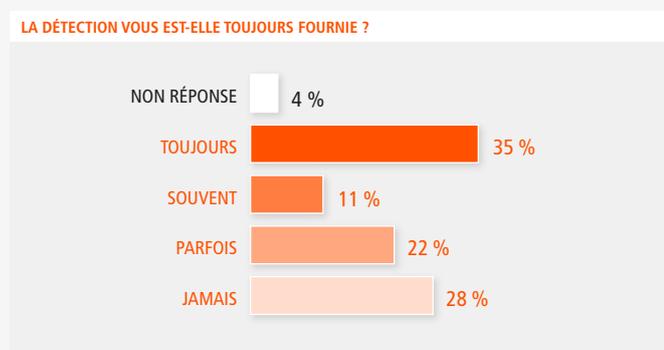
Pour le cinéma, le taux de réponse est très faible (22%) ce qui biaise l'analyse, mais seulement 4 % déclarent bénéficier du tarif syndical recommandé de 395 euros par bobine de dix minutes.



LA DÉTECTION

Il est impossible de dégager une règle lisible des pratiques en matière de détection. 35 % des traductrices et traducteurs de doublage déclarent qu'elle leur est « toujours » fournie. Mais 28 % répondent qu'elle ne l'est « jamais ».

Quand elles sont à la charge du traducteur, les opérations de conformation, quant à elles, font « toujours » l'objet d'une rémunération complémentaire dans 7 % des cas.



« Quand j'ai débuté, il y a vingt-cinq ans, on se déplaçait systématiquement au labo pour faire une simulation. Aujourd'hui on envoie son travail en téléchargement et on rencontre moins souvent nos clients. »

Frédéric Dussoubs.

EN SOUS-TITRAGE – SUR 354 RÉPONSES SOIT LES 67 % QUI ONT RÉPONDU FAIRE DU SOUS-TITRAGE

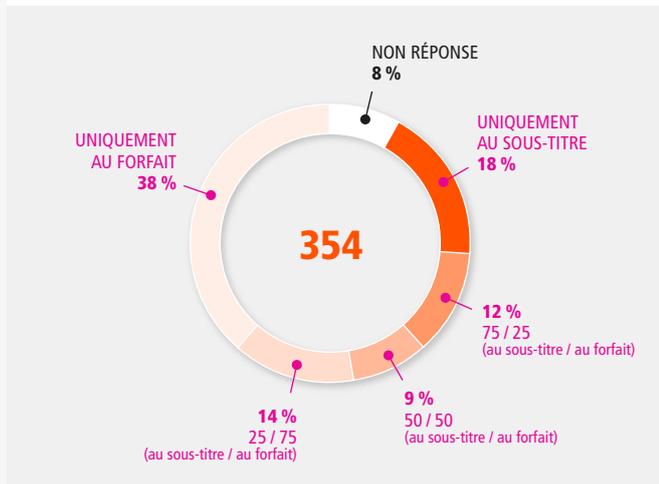
Une majorité (38 %) est rémunérée 100 % au forfait pour le sous-titrage. À l’opposé, 18 % déclarent être intégralement payés au sous-titre.

La rémunération est toujours la même pour seulement 20 % des traductrices et traducteurs de sous-titrage. Quand ils sont payés au sous-titre en exploitation télévisuelle, les traducteurs et traductrices ne sont que 5 % à bénéficier du tarif syndical de 3,10 euros le sous-titre. Une majorité (54 %) est payée entre 1 et

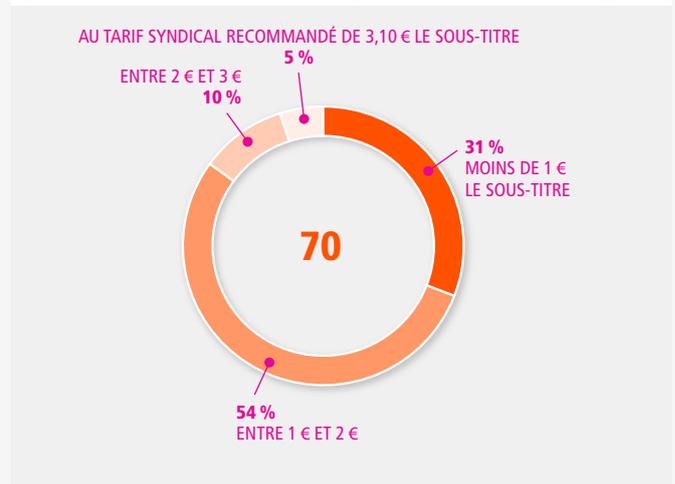
2 euros le sous-titre, voire moins d’1 euro (31 %). Pour celles et ceux qui ont déclaré recevoir une rémunération différente selon les commanditaires (71 % du panel), le tarif est le plus souvent inférieur à 1 euros le sous-titre.

En revanche les conformations ne sont « jamais » payées dans 43 % des cas. Elles le sont « toujours » pour seulement 4 % des personnes ; « parfois » pour 21 % et « souvent » pour 5 %.

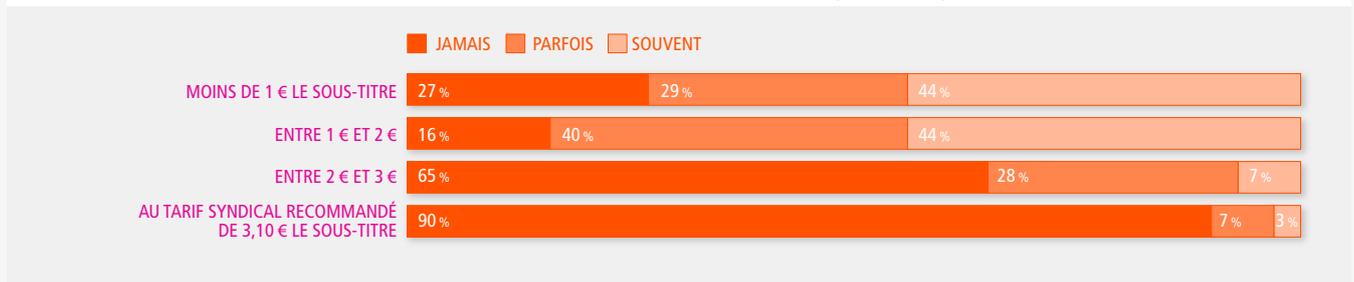
EN 2018, AVEZ-VOUS ÉTÉ PAYÉ AU FORFAIT OU AU SOUS-TITRE ?



QUEL TARIF POUR L'EXPLOITATION TÉLÉVISUELLE (RÉMUNÉRATION TOUJOURS LA MÊME) ?



QUAND LA RÉMUNÉRATION EST DIFFÉRENTE, QUEL TARIF POUR L'EXPLOITATION AUDIOVISUELLE ? – SUR 251 PERSONNES (71 % DU PANEL)



EN VOICE-OVER – SUR 348 RÉPONSES SOIT LES 66 % QUI AVAIENT RÉPONDU FAIRE DU VOICE-OVER

Une majorité (44 %) est rémunérée 100 % au forfait pour le voice-over. À l’opposé, 22 % déclarent être intégralement payés au feuillet.

Le tarif au feuillet est toujours le même pour seulement 34 % des traductrices et traducteurs de voice-over (une estimation de conversion a été faite pour celles et ceux qui ont déclaré être payés au forfait), 21 % déclarent être payés entre 21 et 25 euros

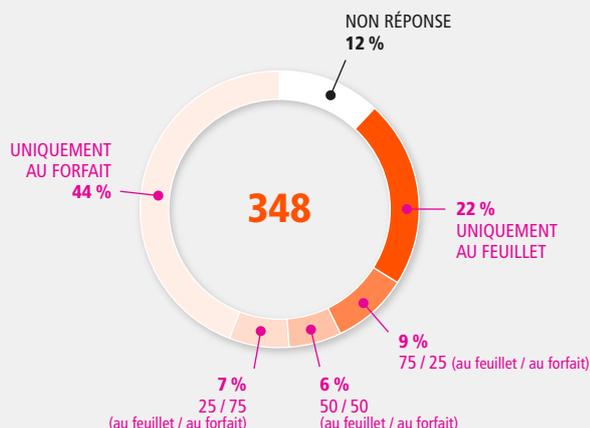
le feuillet ; 21 % entre 26 et 31 euros le feuillet et 5 % entre 32 et 39 euros le feuillet. 3 % seulement de celles et ceux qui déclarent être rémunérés au feuillet sont payés au tarif syndical recommandé de 39,50 euros le feuillet.

Pour celles et ceux qui ont déclaré recevoir une rémunération différente selon les commanditaires (45 % du panel), le tarif est le plus souvent inférieur à 20 euros le feuillet.

« C'est compliqué pour un débutant de travailler pour une chaîne française nationale. »

Antoine Leduc

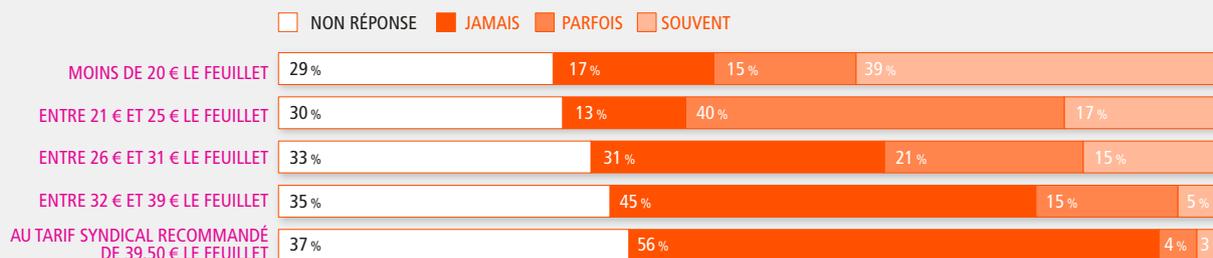
EN 2018 AVEZ-VOUS ÉTÉ PAYÉ AU FORFAIT OU AU FEUILLET ?



QUAND LA RÉMUNÉRATION EST TOUJOURS LA MÊME, QUEL EST LE TARIF AU FEUILLET ?



QUAND LA RÉMUNÉRATION EST DIFFÉRENTE, QUEL TARIF POUR L'EXPLOITATION AUDIOVISUELLE ? – SUR 156 PERSONNES (45% DU PANEL)

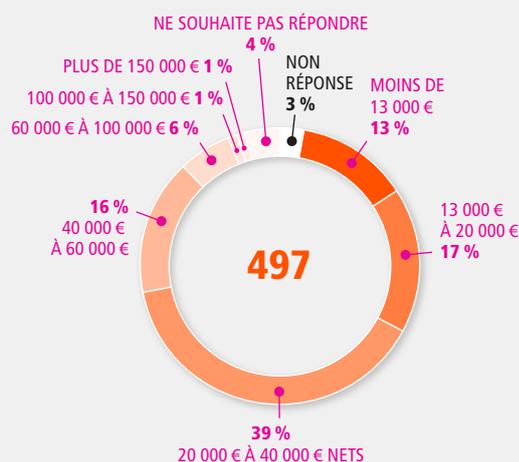


DES REVENUS MODESTES

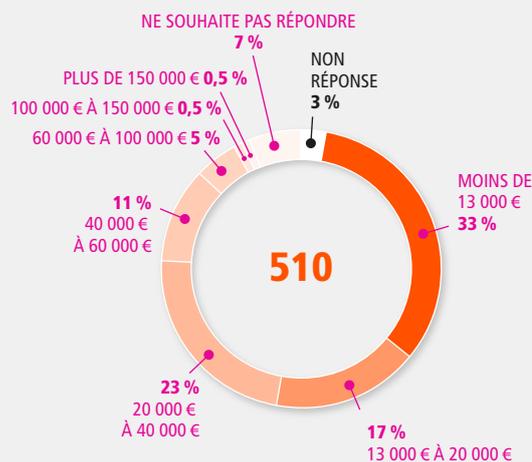
Pour la grande majorité des personnes (64 % des réponses) les revenus issus de leur activité d'auteur (salaires, droits d'auteurs, revenus accessoires...) représentent plus de 76 % de leurs revenus annuels. En additionnant salaire + revenus du travail en droits d'auteur, 39 % seulement des traductrices et traducteurs déclarent un revenu annuel net compris entre 20 000 et 40 000 euros ;

17 % entre 13 000 et 20 000 euros et 13 % gagnent moins de 13 000 euros par an. Les droits d'auteur seuls pèsent moins lourd dans le revenu annuel net : un tiers (33 %) émarge ainsi à moins de 13 000 euros et moins d'un quart (23 %) gagne entre 20 000 et 40 000 euros. Les spécialistes du doublage affichent des revenus plus élevés en moyenne (16 % entre 40 000 et 60 000 euros nets).

OÙ SE SITUE VOTRE REVENU ANNUEL EN SALAIRE + DROITS D'AUTEUR ?



OÙ SE SITUE VOTRE REVENU ANNUEL EN DROIT D'AUTEUR UNIQUEMENT ?



« J'associe toujours auteur à traducteur-adaptateur. L'adaptation se situe pour moi entre la traduction littéraire et le travail d'interprète. Il faut avoir un large éventail stylistique en tête tout en tenant compte des contraintes d'espace pour le sous-titrage ou du besoin de créer une oralité dans le doublage de fiction. »

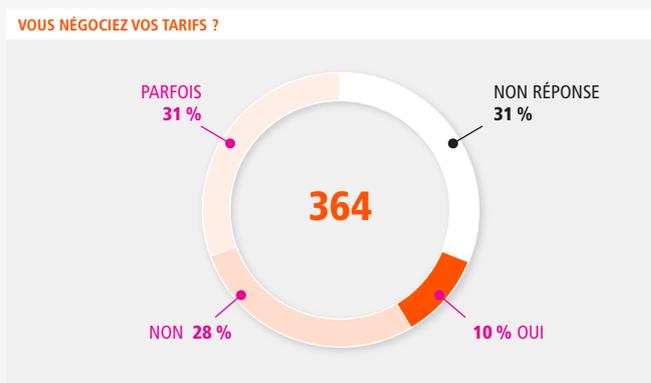
Brigitte Hansen

UN RAPPORT DE FORCE INÉGAL

Seules 10% des traductrices et traducteurs (doublage, sous-titrage, voice-over) affirment « toujours » négocier leurs tarifs. 31 % le font « parfois » et 28 % déclarent ne pas le faire !

Signe que le sujet est sensible, 31 % des personnes interrogées n'ont pas répondu à la question, ce qui fausse pour une large part le résultat.

À cette difficulté s'ajoutent des délais de paiement qui peuvent parfois s'éterniser. Seules 11% des personnes interrogées voient leurs délais de paiement « toujours » respectés, ils le sont « souvent » pour 33% d'entre elles et « parfois » pour 38%.



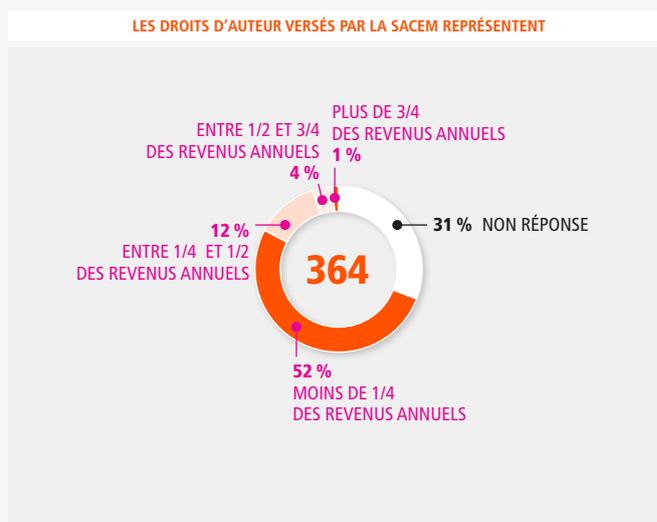
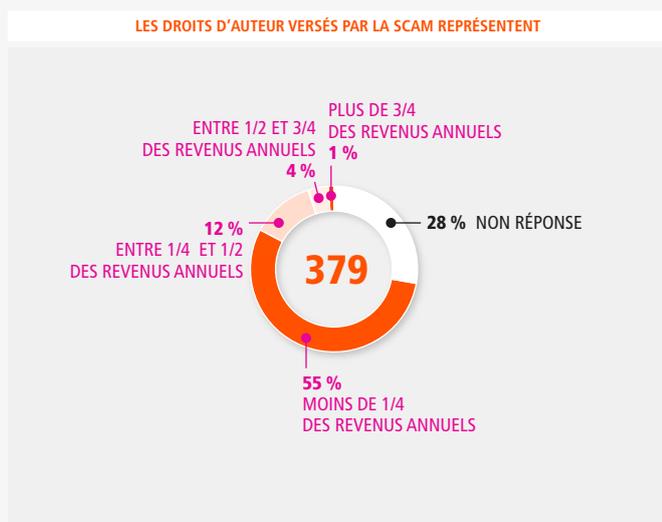
SCAM ET SACEM : UN APPORT NON NÉGLIGEABLE

Dans un contexte financier précaire, les versements de droits alloués par les sociétés de perception et de répartition – la Scam pour les traductions-adaptations de documentaires et la Sacem pour les sous-titrages et doublages de fictions – constituent un revenu non négligeable.

Pour 12 % des traductrices et traducteurs, les droits versés par la Scam représentent entre 25 et 50 % de leurs revenus annuels,

et pour 55 % cela représente moins de 25 % de leurs revenus annuels. Il faut néanmoins noter que 28 % n'ont pas répondu à la question, ce qui biaise le résultat.

De la même manière concernant la Sacem, les droits versés représentent moins de 25 % des revenus annuels selon 52 % des personnes interrogées. Mais là encore, une large partie du panel (31%) n'a pas répondu ●



CINQ VOIX

POUR UNE PROFESSION

Entretiens réalisés par Charles Knappek

Pour conclure cette étude, les portraits de trois femmes et deux hommes, rendent également compte à une modeste échelle de la diversité des situations et des profils.

FRÉDÉRIC DUSSOUBS

Frédéric Dussoubs habite une maison en lisière de forêt dans les Yvelines, à une demi-heure en moto de Paris, dit-il. L'environnement idéal pour ce quinquagénaire aux multiples vies, venu sur le tard – à trente ans révolus – à la traduction audiovisuelle. *J'aurais du mal à me passer de ce cadre, avoue l'intéressé. Le travail en solo me convient, je n'ai pas d'horaires, je fractionne mon temps comme je l'entends et je peux travailler les pieds dans l'herbe par beau temps.*

S'il est aujourd'hui un membre reconnu de la profession – il a été membre du jury du Prix de la traduction des documentaires télévisés 2019 –, Frédéric Dussoubs n'était pourtant pas spécialement destiné à y faire carrière. Après un bac scientifique et des études en sciences économiques, c'est lors d'un séjour prolongé à Amsterdam, où il vit de petits boulots au milieu des années 1980, qu'il se découvre un don pour les langues. *J'avais toujours été plutôt mauvais en anglais à l'école. Pourtant au bout de deux ans, à force de regarder des séries anglo-saxonnes, j'étais quasi bilingue et je me débrouillais aussi très bien en néerlandais grâce aux sous-titres.*

À son retour en France, il gagne d'abord sa vie en intermittent du spectacle : assistant photographe, assistant à la réalisation, chargé ou directeur de production... touchant à tous les domaines du secteur audiovisuel, il gravite aussi dans l'univers des festivals. Jusqu'à se voir proposer au milieu des années 1990, ses talents linguistiques étant connus, d'effectuer quelques missions de sous-titrage pour divers festivals, dont le Festival international documentaire (Fipa).

De fil en aiguille, cette activité de circonstance devient son occupation principale ; il sous-titre pour plusieurs laboratoires, ses collaborations se multiplient. Depuis il

n'a plus quitté le secteur – hormis quelques traductions de scénarios –, passant seulement par étapes du sous-titrage vers le voice-over, sa principale activité des quinze dernières années.

En vingt-cinq ans de pratique, Frédéric Dussoubs a observé et vécu de l'intérieur les mutations de la profession. *Quand j'ai débuté, on rendait encore son travail sur disquette et on se déplaçait systématiquement au labo pour faire une simulation, se souvient-il. C'était un moment d'échange et on avait affaire à des gens qui connaissaient notre métier. Aujourd'hui on envoie son travail en téléchargement et on rencontre moins souvent nos clients.*

Si ses relations sont excellentes avec son client principal, pour lequel il adapte en moyenne trois documentaires par mois, les collaborations nouées ponctuellement avec d'autres acteurs du secteur le confortent dans le sentiment d'une dégradation généralisée des conditions de travail. Interlocuteurs peu au fait des spécificités du métier, délais qui raccourcissent, rémunérations à la baisse et manque de reconnaissance noircissent depuis plusieurs années un tableau déjà sombre. Comme pour tous les traducteurs audiovisuels chevronnés, les droits de diffusion représentent plus des deux tiers de ses revenus.

À l'unisson de beaucoup de ses consœurs et confrères ayant participé à l'enquête, Frédéric Dussoubs nourrit donc de fortes interrogations sur l'avenir de la profession : *Il y a une quinzaine d'années on vivait correctement de notre activité. Aujourd'hui c'est plus difficile. Ce qui fait l'attrait du métier, en particulier une très grande liberté, est contrebalancé par une insécurité croissante vis-à-vis des laboratoires. On a toujours travaillé sans filet, mais aujourd'hui plus que jamais, le métier demande une grande confiance en soi et beaucoup de rigueur.*

BRIGITTE HANSEN

Brigitte Hansen n'est pas le genre à « musarder ». Prolifique dans la traduction audiovisuelle elle exerce en parallèle diverses activités en lien avec la traduction, notamment pour des clients institutionnels ; elle est aussi administratrice de la Scam où elle représente les traducteurs audiovisuels. *J'aime découvrir sans cesse de nouveaux univers, c'est l'un des avantages inhérents à ma spécialité*, confie cette professionnelle aguerrie dont les débuts dans le métier remontent à 1993.

Fiction ou documentaire, doublage, voice-over et sous-titrage sont autant de casquettes qui lui permettent d'appréhender, à l'intérieur d'une palette toujours changeante, son métier d'auteure. Un terme auquel elle tient particulièrement : *J'associe toujours auteur à traducteur-adaptateur. En exerçant mon mandat à la Scam je me suis aperçue que les auteurs des autres répertoires ne comprenaient pas toujours notre spécificité. L'adaptation se situe pour moi entre la traduction littéraire et le travail d'interprète. Il faut avoir un large éventail stylistique en tête tout en tenant compte des contraintes d'espace pour le sous-titrage ou du besoin de créer une oralité dans le doublage de fiction.*

Les journées de Brigitte Hansen sont chargées. De très bonne heure et souvent jusque tard le soir, c'est l'œil rivé sur les images et les mots de son écran qu'elle passe l'essentiel de son temps. Sans négliger pour autant un salubre et régulier lâcher-prise, indispensable soupape dans son organisation personnelle. *Parfois l'inspiration n'est pas au rendez-vous, alors il faut savoir quitter sa table de travail, faire autre chose pour s'aérer l'esprit*, illustre-t-elle. *C'est un temps de respiration nécessaire pour retrouver une efficacité impossible à conserver dans*

la durée si l'on s'astreint à de trop longues heures de travail. Le doublage de fiction, qui représente aujourd'hui 90 % de son activité d'auteure, lui offre aussi l'occasion de rencontrer régulièrement ses clients pour les opérations de vérification. Ces interactions avec un directeur artistique ou d'autres auteurs, précieuses, sont fréquentes en doublage mais de plus en plus rares en voice-over et sous-titrage. Brigitte Hansen, qui considère ce métier comme une forme d'artisanat, le regrette : *Les simulations sur place étaient aussi un compagnonnage, grâce à elles on peaufinait sa formation et on apprenait de ses erreurs. Cette dimension a quasiment disparu aujourd'hui.* Raison pour laquelle la solidarité interprofessionnelle lui paraît d'autant plus importante. Bien qu'isolés, les adaptateurs ne sont pas voués à la solitude : *Au fil des ans, on tisse des liens forts avec certains confrères et consœurs. Cela permet d'échanger, de s'entraider et de développer son activité en partageant des projets et des contacts.* Sans perdre de vue non plus la défense des intérêts de la profession. Dès le début de sa carrière, Brigitte Hansen s'est opposée aux pratiques parfois abusives de certains laboratoires. *Cela m'a fermé des portes que je n'aurais de toute façon pas eu envie d'ouvrir*, ironise-t-elle. *On génère par ses choix le type de clientèle qu'on souhaite avoir.*

Aujourd'hui, Brigitte Hansen travaille pour une douzaine de clients, dont cinq ou six réguliers. Outre sa liberté organisationnelle, elle peut se prévaloir de deux autres luxes : pouvoir jongler entre plusieurs métiers de l'adaptation audiovisuelle et avoir développé un réseau riche et varié, entre fiction, documentaire et institutionnel, qui lui permet de ne pas être enfermée dans un seul domaine. Avec toujours, en ligne de mire, la passion du mot juste.

HÉLÈNE INAYETIAN

Bien qu'elle passe le plus clair de ses journées dans le salon-bureau de son appartement du 11^e arrondissement de Paris, c'est dans un café du boulevard Voltaire où elle a ses habitudes que nous rencontrons Hélène Inayetian, quarante-huit ans.

L'entrevue offre à cette parisienne d'adoption, originaire de l'Essonne, une bonne occasion d'illustrer ce qui constitue à ses yeux le plus bel avantage de sa profession : la liberté. *Je sors beaucoup et je n'ai besoin de demander la permission à personne pour caler un rendez-vous aux heures dites de bureau*, confie celle qui reconnaît volontiers la nature solitaire de son caractère. *Je pense que les gens qui font ce métier ont un grand besoin de liberté. Dans freelance, il y a free, c'est le plus important pour moi.* Une liberté qui s'accorde d'ailleurs très bien avec une grande discipline de vie. Si elle a du mal à estimer le nombre d'heures qu'elle consacre à son métier, Hélène Inayetian n'est pas du genre à se laisser envahir par la tâche. Ni horaires décalés, ni travail le week-end, ses journées sont réglées au cordeau et les vacances un élément essentiel de son emploi du temps. Quitte à ruser un peu : *Je prends parfois un billet de train pour m'obliger à partir. C'est le meilleur moyen d'éviter de s'enfermer dans un tunnel de travail.* Là encore la liberté est grande : comme les missions lui arrivent à la dernière minute, notre traductrice ignore toujours ce que sera sa masse de travail. Un manque de visibilité très loin de l'angoisser car ses clients sont fidèles et réguliers. *Si je n'ai pas de commande, je sors, je vois du monde, mais cela ne dure jamais très longtemps. À l'heure où je vous parle, mes trois prochaines semaines sont bouclées, c'est déjà beaucoup pour moi, s'amuse-t-elle.*

Hélène Inayetian est traductrice-adaptatrice depuis 1999 ; après des études d'anglais et un passage par l'École supérieure d'interprètes et de traducteurs (l'ESIT), elle a travaillé pour les éditions Larousse avant de bifurquer, par l'entremise d'une amie étudiante, vers une société de doublage. *À la fin des années 1990 la plupart des traducteurs-adaptateurs audiovisuels sortaient de l'école de Lille. Mon profil de traductrice technique issue de l'ESIT*

était déjà plutôt rare, mais il n'a pas été un obstacle car le secteur était en pleine expansion. Je pense qu'aujourd'hui ce serait plus difficile.

Même si elle a connu l'époque où les recrutements s'effectuaient encore par petites annonces et subit depuis vingt ans l'érosion des tarifs, aggravée par l'augmentation des prélèvements sociaux, Hélène Inayetian estime s'en tirer très correctement. Depuis vingt ans les deux mêmes clients lui fournissent l'essentiel de ses commandes : une soixantaine de traductions-adaptations de documentaires par an, pour l'essentiel en voice-over et en majorité diffusés sur France 5. Il faut certes *travailler plus et dans des délais de plus en plus courts pour conserver le même niveau de revenus*, mais la Parisienne a deux bottes secrètes : elle produit vite et surtout peut compter sur les droits à la diffusion que lui verse la Scam, qui représentent environ les deux tiers de ses rentrées d'argent. À quoi s'ajoute encore une collaboration nouée en 1998 avec le magazine National Geographic pour le compte duquel elle traduit chaque mois une vingtaine de feuillets. Cette activité complémentaire, salariée, représente une petite part de ses revenus.

Si le statut d'autrice chevronnée ne permet en rien de prétendre à une meilleure rémunération, il offre cependant quelques avantages : Hélène Inayetian refuse systématiquement les programmes fournis sans repérage (la phase préparatoire à son travail de sous-titrage).

Elle est aussi l'une des rares traductrices à sous-titrer sans utiliser de logiciel. Enfin, ses clients lui commandent beaucoup de sujets abordant ses thèmes de prédilection, en histoire en particulier. Une forme de reconnaissance appréciée de l'intéressée, qui s'inquiète néanmoins d'une tendance insidieuse déjà relativement ancienne : la baisse du niveau d'exigence des commanditaires. *Je suis toujours effarée quand on me demande d'éviter les mots compliqués et les tournures de phrase sophistiquées. C'est une constante depuis plusieurs années et je ne suis pas sûre que ce nivèlement par le bas profite aux chaînes à long terme.*

ANTOINE LEDUC

C'est dans son canapé et à côté de sa compagne Melody Das Neves, également traductrice de l'audiovisuel, qu'Antoine Leduc travaille. *Niveau ergonomie, ce n'est pas l'idéal. La question du bureau va vite devenir un sujet,* concède le jeune homme de vingt-huit ans, dans le métier depuis deux ans. Installé à Londres, le couple – elle a vingt-six ans – dispose d'un deux-pièces pour vivre et travailler et gagne déjà très bien sa vie. Revers de la médaille, ils ne comptent pas leurs heures.

Antoine et Melody se sont rencontrés dans leur petite promo (treize filles, deux garçons) du Master de traduction audiovisuelle de Nanterre. Après les stages d'usage, ils se sont lancés ensemble. *Nous avons un peu peur à l'idée de tout faire à deux. Finalement ça se passe bien, nous collaborons beaucoup sur les mêmes sujets et cela nous permet d'avancer très vite,* confie Antoine Leduc qui, pour l'heure, avoue en être encore à la période de sa vie où il peut le plus travailler sans trop ressentir les effets d'un rythme intensif. *On engrange de l'expérience et des revenus. Je ne pense pas que nous pourrions soutenir cette cadence éternellement. Quand nos projets de vie évolueront, nous devrons nous adapter.*

De fait, après une courte période de vaches maigres, les deux partenaires refusent aujourd'hui régulièrement des missions tant ils sont sollicités. *C'est compliqué en débutant d'avoir tout de suite du travail régulier à des tarifs raisonnables, ajoute Antoine Leduc. Nous avons d'abord eu tendance à accepter tout ce qui se présentait. Maintenant nous commençons à être plus sélectifs.* Les sollicitations du vendredi pour le lundi matin, avec un commanditaire qui *présuppose qu'on va travailler le week-end* sont désormais déclinées. Soirées et week-ends n'en sont pas moins chargés, et s'accorder quelques jours off sans emporter l'ordinateur portable dans sa valise reste clairement inenvisageable. Une règle qui a connu sa première exception en novembre dernier avec un mois

complet de « vraies vacances » au Vietnam. *C'est pour compenser tous nos week-ends travaillés de l'année,* sourit Antoine Leduc.

Avec l'expérience, le couple a aussi très vite changé son fusil d'épaule. Des documentaires en voice-over ou en sous-titrage, il a basculé vers le doublage de fictions, mieux rémunéré... et mieux considéré. Antoine Leduc donne l'exemple de certains chargés de production de documentaires en voice-over qui adressent un mail à toute leur liste d'auteurs ; le premier qui répond décroche la timbale. *C'est une méthode courante, mais je trouve le procédé peu respectueux. À moins de manquer de travail, j'évite d'y répondre,* insiste-t-il. En doublage en revanche, ce genre de pratique est moins fréquent. Alors qu'il n'a pratiquement fait que du documentaire en 2018, le genre ne pèse plus qu'un dixième de son activité en 2019, détrôné par la fiction. Sur ce créneau plus porteur de la fiction, 70 % des commandes sont réalisées pour le compte de Netflix à partir de programmes en anglais et en allemand, la deuxième langue de travail d'Antoine Leduc. Fort de son énorme catalogue et arguant de standards d'exigence moins élevés que chez la plupart des chaînes de télévision, Netflix est un client incontournable. Et une porte d'entrée appréciée par nombre de jeunes auteurs. *C'est compliqué pour un débutant de travailler pour une chaîne française nationale, témoigne le jeune homme. Avec Netflix on est tout de suite dans le bain et on progresse très vite. Seul bémol, les droits à la diffusion alloués par la plateforme californienne sont faibles.*

Du fond de leur canapé, Antoine et Melody sont heureux de la vie qu'ils mènent. Ils ont conservé des liens avec les membres de leur promotion et s'informent dans un groupe Facebook dédié aux traducteurs-adaptateurs. *J'adore mon métier,* achève Antoine Leduc. *La diversité des programmes que j'adapte, le côté oral et créatif... J'espère être en mesure de continuer longtemps à l'exercer.*

MADELEINE LOMBARD

Globe-trotteuse dans l'âme, Madeleine Lombard, vingt-neuf ans, est traductrice-adaptatrice depuis cinq ans, dont trois passés à l'étranger – États-Unis, Chine, Japon, Argentine... *C'est l'avantage du métier, on peut travailler de n'importe où*, se réjouit la jeune femme originaire de la région lilloise, rencontrée quelques jours à peine avant un nouveau départ pour l'Argentine où elle compte rester un an pour améliorer son espagnol et en faire sa deuxième langue de travail, après l'anglais. Son nomadisme est choisi, voire revendiqué : *Je suis rarement à la maison, même en France, et je n'ai pas de journée-type. Bien sûr j'ai des moments de rush mais je m'efforce de répartir mon temps de façon à ne pas travailler sans arrêt, et à pouvoir profiter du lieu où je me trouve.*

Comme nombre de traducteurs-adaptateurs, Madeleine Lombard est venue au métier au terme d'un parcours dont elle a longtemps ignoré où il la mènerait : trois ans de classes préparatoires littéraires, la chance de manquer Normale Sup et un détour par le master d'études cinématographiques de Paris VII Diderot avant d'enfin poser ses valises dans le Master traduction et interprétation de Paris X Nanterre dont elle sort diplômée en 2014. Mais uniquement *parce qu'il fallait bien commencer à travailler*, sans quoi cet électron libre, curieuse de tout, aurait volontiers continué à papillonner. Avec pour seul fil rouge le projet de s'investir dans la traduction. *J'y ai toujours pensé, mais j'aurais aussi bien pu aller à l'Inalco. Quand j'ai appris l'existence de la formation de traducteur-adaptateur, j'ai réalisé que je pourrais conjuguer mon intérêt pour l'audiovisuel et la traduction* confie celle qui, paradoxalement, n'a jamais suivi d'études de langues.

Quasi trentenaire, Madeleine Lombard n'est plus à proprement parler une débutante. Elle a su bâtir dès le départ une relation de confiance avec plusieurs clients dont certains l'accompagnent depuis sa sortie de Master. Surtout active en voice-over, elle pratique aussi le sous-titrage et n'aime rien tant qu'effectuer des missions ponctuelles pour des festivals de cinéma. Cette diversité

dans les supports traduits constitue de loin *l'aspect le plus excitant de son travail*, dit-elle. Surtout, elle lui offre une certaine latitude dans le choix de ses collaborations et la négociation de ses tarifs, aujourd'hui intégralement réglés en droits d'auteur, le plus souvent au feuillet. Un mode de rémunération qu'elle essaie toujours d'imposer, tout comme elle s'efforce de ne pas descendre en-dessous d'un certain tarif plancher.

Dans la pratique une certaine souplesse est néanmoins de mise : *Je ne connais personne qui pratique le tarif syndical*, ironise la jeune femme, qui compte beaucoup sur ses droits de diffusion pour arrondir ses fins de mois. Après seulement cinq ans d'activité, ceux-ci pèsent déjà un tiers de ses revenus.

Les questions d'argent mises à part, le maintien d'un équilibre entre programmes prestigieux et travaux purement alimentaires (télé-réalité...) est primordial : *On entre dans le métier avec l'idée d'être un passeur d'œuvres, mais on est vite rattrapé par la réalité de l'audiovisuel. Pour ma part j'arrive à travailler sur des programmes qui m'intéressent tout en limitant la part des émissions moins stimulantes intellectuellement.* D'autant que la charge de travail peut vite s'alourdir : si la plupart des programmes sont fournis avec un script en VO, il reste nécessaire de les vérifier, voire, en sous-titrage, d'assurer le repérage en théorie effectué en amont (début et fin de prise de parole, changements de plans...). Madeleine Lombard y a été formée pendant son Master et concède avoir tendance à l'effectuer spontanément même si cette tâche, technique, ne devrait théoriquement pas être payée en droits d'auteur. Elle ajoute : *J'ai du mal à dissocier le repérage de mon travail de traduction car je suis tout le temps en train d'ajuster la phrase traduite. Pour moi les deux sont intimement liés.*

Avec le recul de ses cinq années d'expérience, la jeune femme s'estime *plutôt chanceuse*. *Je panache entre mes aspirations profondes et la réalité du métier, et je reste très libre*, conclut-elle.

Scam*

5, Avenue Vélasquez, 75008 Paris – Tél. : 01 56 69 58 58 – www.scam.fr
Avril 2020 – Directeur de la publication : Hervé Rony – Journaliste : Charles Knappek – Conception graphique : Le Goff et Gabarra